



POUR SE RAPPELER L'HORREUR QUE ÇA A ÉTÉ

Des cris. C'est tout ce que j'entendais.

De la peur. Voilà ce que je ressentais.

J'étais certaine que Siméon devait avoir exactement les mêmes sentiments. Oui, Siméon. Si jeune quand *ça* s'est passé. C'était dur. Je le sais. C'était mon plus jeune frère, il avait seulement huit ans. *Ça* nous a rapprochés. Mais *ça* l'a dévasté, il n'a plus jamais été le même, *jamais*... Il était si jeune pourtant, j'aurais aimé que la mort me prenne à sa place, il était si jeune... *ça*, je m'en souviens encore, le moindre petit détail, le moindre petit élément, la moindre petite parole. Tout, je me souviens de tout.

Été 1942. Une année où les rafles étaient de plus en plus fréquentes. Notre père, Tobias, avait disparu depuis le mois de juin. Je vois encore la voisine, qui s'avance doucement vers la maison.

« Il a été raflé. » avait-elle dit d'un ton compatissant.

Nous avions espionné Matka et la voisine, cachés dans une sorte de placard aménagé dans le mur, lui-même recouvert de tapisserie, ce qui donnait l'étrange l'impression d'un mur vierge. Personne en dehors de nous quatre ne connaissait cette porte, personne. C'est grâce à cette cachette de fortune que nous avons découvert que Papa n'était pas parti travailler mais qu'il s'était fait rafler. Siméon n'avait pas exactement compris le sens du terme « rafler », tant mieux pour lui, je n'aurais pas voulu lui faire subir encore plus. Il était si jeune...

Matka était dévastée. Ne pouvant pleurer devant nous, elle le faisait la nuit. Sa chambre était à côté de la nôtre. Chaque nuit, nous l'entendions, ses sanglots... quoi de pire que d'entendre sa mère pleurer sans pouvoir l'aider ? Mais elle était forte, notre Matka, si belle, si intelligente et si délicate, si gracieuse. J'étais fière d'elle.



ANOUCHKA ANDRZEJEWSKI / CONCOURS D'ÉCRITURE

Depuis ce jour, nous n'avons plus jamais vu Papa. J'espérais seulement qu'il était en vie. Loin d'ici, certes, mais en vie. Malheureusement, une petite voix dans ma tête n'avait cessé de me dire qu'il était peut-être parti, mais beaucoup plus loin que j'aurais voulu l'admettre.

Quand *ça* s'est passé, nous étions en train d'étudier la Torah avec Siméon. La voisine, qui s'était présentée un mois plus tôt pour annoncer la disparition de papa, pénétrait de nouveau dans la cuisine en disant :

« Ils sont là, cache tes petits, sinon ils ne survivront pas. »

Elle n'avait jamais paru aussi affolée. Nous l'aidions à porter des bouteilles de lait depuis la ferme jusqu'à chez elle. Elle nous faisait rire, cette voisine, je l'aimais bien. Jamais je ne la remercierai assez pour ce qu'elle fit ce jour-là, pour nous, les petits de Matka.

Matka s'est retournée en hurlant vers nous :

« Vous deux ! Dans le placard ; celui qui est caché ! Là, ils ne vous trouveront pas. Ne dites plus un mot. Je vous aime, mes petits. »

Puis elle nous a pris rapidement dans ses bras en direction de notre cachette. À l'intérieur, je fermai la porte et pris Siméon dans mes bras en lui embrassant le crâne et en murmurant que tout se passerait bien.

Quelques secondes seulement après que nous soyons rentrés dans le trou derrière notre porte, nous entendîmes un bruit de moteur puis des pas. Des pas de plus en plus nets. La porte de ce que je supposais être celle de la cuisine s'ouvrit.

“Sofort das ganze Haus durchsuchen !!!“ disait une voix d'homme. Nous entendions des personnes qui couraient dans toute notre maisonnette. Je ne comprenais pas ce qu'ils étaient venus chercher, ni où était Matka. J'avais peur, Siméon aussi.

« Mein Kommandant ! Ich habe die Mutter !!! » disait une seconde voix, que j'identifiais comme étant celle d'un homme. Je regardais à travers la fissure de notre porte et vis Matka, bien tenue par un soldat allemand. J'en avais vu déjà quand nous étions à Varsovie. Je ne les aimais pas, je les détestais même. Ils étaient horribles, toujours à nous regarder comme si nous étions des moins que rien, des animaux. Puis, j'ai entendu le pire son que peut connaître un enfant : les cris de Matka. Ils me déchiraient le cœur. Siméon pleurait silencieusement, je sentais ses larmes qui coulaient sur mes mains. Et enfin, le son d'une gifle, je l'ai vue. Le commandant allemand avait giflé notre Matka. Puis le silence. Après plusieurs secondes, il reprit d'une voix grave :



ANOUCHKA ANDRZEJEWSKI / CONCOURS D'ÉCRITURE

« Où sont-ils, tes enfants ? Des sources nous ont dit qu'ils étaient encore ici.

- Pa...par...parti, raflés, avec leur père, sur le marché, en juin, disait-elle en sanglotant.
- C'est pour cela que leurs lits sont encore défaits ? Depuis juin ? reprit un des soldats.
- DIS-MOI !! SALE JUIVE !! OÙ SONT TES ENFANTS ? OÙ LES AS-TU CACHÉS !! RÉPONDS-MOI !!

CLAC ! une seconde gifle, et encore et encore. Ils la frappaient sans vergogne. Ils frappaient Matka. Je le voyais. Je les voyais la frapper à travers cette fissure. Siméon lui ne voyait rien. Il entendait seulement. Quand je parlais de ça, c'était tout ce qu'il a entendu qui a dû le dévaster. Il en est mort, il ne l'a pas supporté. Toutes les nuits il criait, se battait dans le vide, et se réveillait en sursaut pour au final venir dormir avec moi. Ce supplice a duré quatre mois après ces sons atroces. Je ne le reconnaissais plus. Il s'était renfermé sur lui-même. Il avait même arrêté d'étudier la Torah. J'ai découvert son corps derrière notre porte, notre cachette à nous quatre. Je crois qu'il est mort de fatigue, il ne dormait plus depuis des jours ça lui a été fatal. Comme pour Matka d'ailleurs. Voici les paroles que le soldat lui avait dites :

« Bien, de toute façon, un juif de plus ou de moins, qui verra la différence ? N'est-ce pas Karl ?

- Oui, mon commandant, vous avez raison ! Occupons-nous de cette juive... » avait-il dit dans un français approximatif

Et c'est précisément à ce moment-là que le pire avait commencé. Ses cris, les pires que je n'ai jamais connus. C'était ce dont Siméon rêvait le plus. Elle était impuissante, et nous aussi. J'avais maintenu Siméon dans mes bras, il voulait sortir, courir, s'enfuir... loin, le plus loin possible de cette maison. L'idée de rester ici et d'entendre les cris de notre Matka à travers la porte l'insupportait au plus haut point : il n'en pouvait plus. Je le comprenais ; moi aussi, je voulais partir. Mais je savais que si l'on se manifestait, nos chances de survie seraient nulles. Quelle joie se feraient-ils, les soldats allemands s'ils nous découvriraient ! J'imagine leurs visages avec une expression de jouissance ultime en voyant deux juifs de plus. Puis je me souvenais surtout de la voisine qui avait dit « Cache tes petits sinon ils ne survivront pas ». C'était pour tout cela que je voulais restée cachée avec Siméon, même si ces cris étaient aussi insupportables que d'être brûlé à vif.



ANOUCHKA ANDRZEJEWSKI / CONCOURS D'ÉCRITURE

Enfin, après plusieurs heures de calvaire, ponctuées de cris, de pleurs, de supplications, ils étaient partis. Ils avaient laissé Matka seule dans la cuisine. Je regardais par la fissure de la porte pour voir s'il ne restait plus personne. Horreur. Je vis le visage tuméfié de Matka, les larmes parcourant son visage, puis ses yeux qui me regardaient. Ses yeux d'un bleu magnifique. Un jour, papa m'avait dit que les yeux sont le reflet de notre âme. Si c'était vrai, je peux alors vous dire qu'à ce moment précis, Matka avait l'âme la plus pure au monde.

Rywka Nowak
Le 9 Septembre 1992,
Pour se rappeler l'horreur que ça a été.

ANOUCHKA ANDRZEJEWSKI
Lycée Marie Pila, Carpentras, classe de 2nde